

J. Bourgeois.

## COUP D'OEIL

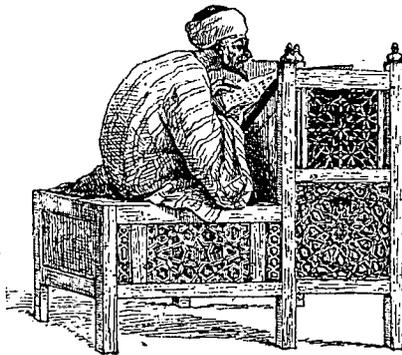
SUR

# L'ÉTAT PRÉSENT DU CAIRE

ANCIEN ET MODERNE

« Il sera trop tard pour étudier les hommes,  
quand il n'y aura plus sur la terre que des  
Européens. »

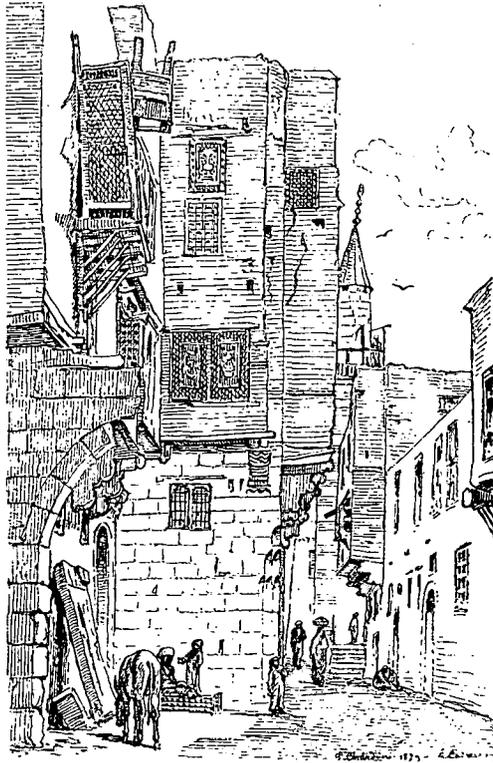
ABEL RÉMUSAT.



IL y a quinze ans, au début du règne d'Ismaïl, l'ex-khédive d'Égypte, la ville du Caire était encore intacte, en ce sens que, si ses monuments continuaient paisiblement de tomber en ruine selon la coutume éternelle des pays d'Orient, du moins on n'y avait rien tenté comme travaux, dits d'embellissement et de restauration.

Toutefois, le vice-roi et ses ministres parlaient déjà avec enthousiasme de régénérer le Caire selon les méthodes expéditives de Paris. On montrait avec orgueil des plans de quartiers neufs tracés en échiquier et des projets de percements qui faisaient frémir. Dans toutes les directions, la vieille ville des khalifes et des sultans y était traversée par des percées rectilignes et indéfinies, formant des figures assez semblables à celles qu'en blason on nomme sautoirs, chevrons, fascés et pals. Ce devait être comme l'irruption d'une ville américaine au sein d'une forêt vierge.

Tels seraient sans doute les résultats accomplis, sans la crise qui obéra les finances égyptiennes et suspendit les travaux, dont quelques-uns, pour avoir été entrepris avec hâte et prodigalité, entraînent une vraie dilapidation des deniers publics. La destruction, jusqu'à ce jour, est donc moins grande qu'on ne l'imaginerait; mais avec le règne de



RUELLE PRÈS DU MOUSKY, AU CAIRE.

(Croquis de M. Paul Chardin.)

Tewfik I<sup>er</sup> et le sage contrôle des Européens, l'Égypte commence à se relever; et, comme il fallait s'y attendre, l'un des premiers effets d'une prospérité renaissante est de détruire ou de transformer tout ce qui reste des beautés de cette ville, naguère la plus brillante, la plus instructive et la mieux conservée des cités de l'Orient.

## I

## LES « RESTAURATIONS » ET LA CIVILISATION AU CAIRE.

A première vue, rien de bien changé dans les régions anciennes qui avoisinent les bazars du Khan-Khalil et du Ghouriyèh, l'ancienne ville des khalifes Fatimites, qu'avaient ornée à l'envi les émirs et les sultans mam-louks du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle : même mouvement, même gaieté dans les artères principales ; dans les ruelles adjacentes, toujours cette ombre, ce silence que perce çà et là un vif rayon de soleil ou qu'interrompent la psalmodie rêveuse et le bruit frétilant du darabouk. Mais hélas ! il faut bien peu de temps à l'explorateur attentif qui revient avec ses souvenirs, pour constater les ravages de ces quinze années, qui ont plus mutilé, plus détruit qu'un siècle du temps passé ; car alors, si l'on renouvelait beaucoup, au moins savait-on créer des œuvres dignes de survivre. Désormais, où que l'on arrête ses regards, on ne découvre presque pas un point de la ville ancienne qui ne soit attaqué ou menacé par la rénovation banale qui envahit nos villes d'Occident.

Le premier objet qui surprenne et qui choque le goût, même le moins difficile, est le bariolage extérieur des innombrables mosquées et de leurs minarets. Nous avons vu ces beaux édifices tels que les siècles les avaient laissés, tels que l'action prolongée du soleil les avait faits : les bandes horizontales de rouge dont les architectes arabes décoraient leurs édifices étaient devenues des zones fondues de tons jaunâtres ou rosés, dont l'harmonie convenait à la vétusté des murs, à l'état dégradé des ornements et des reliefs.

Il y avait là, pour les peintres, des trésors de murailles qui auraient causé la joie d'Henri Regnault, si le bonheur eût permis qu'il vînt jamais jusqu'au Caire. Mais en 1869, à l'occasion de l'ouverture du canal de Suez, le khédivé Ismaïl, qui préparait à l'élite des Européens une réception magnifique, eut quelque honte à la vue des monuments décrépits de sa capitale ; jugeant du goût occidental par celui des Turcs, il crut bien faire en donnant l'ordre de continuer le sacrilège commencé quelques années auparavant, pour la visite très hautaine, très rapide et fort onéreuse du sultan Abdul-Aziz. Le ministère des *Wakf*, ou bien religieux, fut chargé de faire peindre à neuf les mosquées, en l'honneur de l'impératrice Eugénie et des invités ; le lait de chaux et l'ocre rouge sang de bœuf coulèrent à flots, se répandirent du haut en bas des minarets, effaçant à



ANCIENNE PORTE DE QUARTIER, DANS LA RUE CONDUISANT A BAB-EN-NASR.

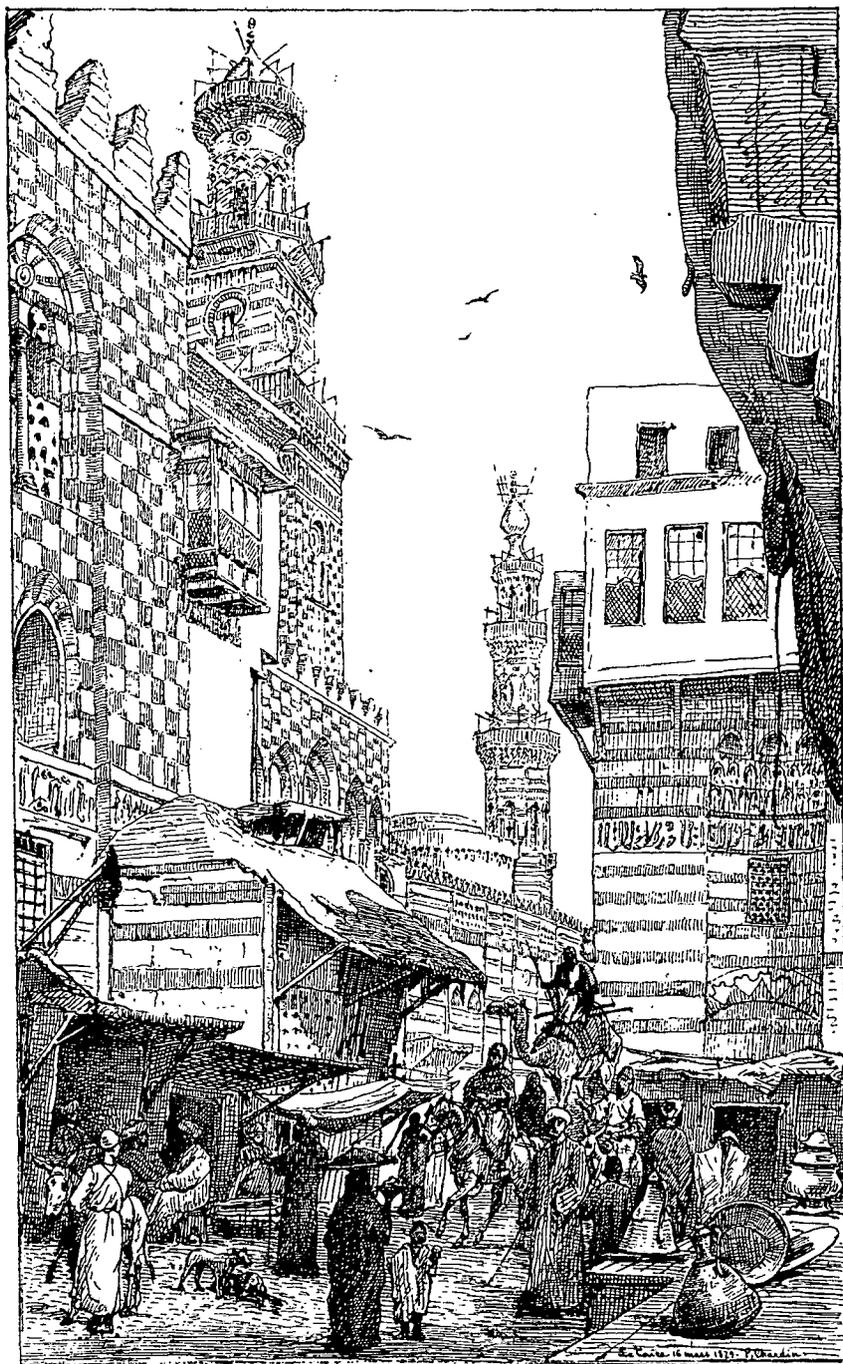
(Croquis de M. Paul Chardin.)

jamais pour nous, sous ce climat sans pluie, les nuances inimitables que nos peintres, nos poètes, nos historiens s'attendaient encore à y trouver : l'hilarité, puis les regrets furent universels. Aujourd'hui, le ravage est complet, et dans toute l'étendue du Caire, sur plus de quatre cents édifices, c'est à peine si l'on en trouverait dix à peu près épargnés. Les oratoires les plus modestes, les plus écartés, les ruines même, si abandonnées que l'entrée en est presque impossible, étalent, au milieu des vieux palais et des masures jaunies, leur toilette endimanchée : travestissement qu'à première vue on ne peut se défendre de considérer comme une grande fourniture en badigeon, une de ces fournitures si lucratives pour leurs entrepreneurs, qu'elles ont contribué à ruiner le pays et à lui amener l'ingérence étrangère dont il se plaint aujourd'hui.

Et que dire maintenant des intérieurs de ces mosquées ? J'ai visité en détail une centaine des plus belles : toutes ou presque toutes tombent en ruines et, pour l'artiste, pour l'architecte, mieux valent encore celles qu'on abandonne que celles qu'on restaure.

On restaure beaucoup au Caire ; mais cette capitale qui, avec le règne d'Ismâïl, semble avoir pris honte de ses beautés natives pour se mettre à la mode de Paris, n'a pas encore songé à prendre de nous, avec le respect tardif du passé, l'art patient, raisonné, prudent de nos restaurations historiques fondé par les Lassus et les Viollet-le-Duc.

Au Caire, la première façon de conserver un vieux sanctuaire très fréquenté (et partant très riche) est de le jeter à bas, puis de le relever à grands frais en style gothique italien. Non ce gothique des dômes de Sienne et d'Orvieto, qui a de la grandeur et une originalité de bon aloi ; mais quelque chose comme ce romantique tant aimé des horlogers et des ébénistes de 1830, époque sans doute la plus basse de nos arts décoratifs : c'est ce détritius repoussant de tous les styles admis ou remis à la mode, dont les renégats, les aventuriers grecs et italiens infestent depuis deux cents ans, Constantinople et le Bosphore. Au Caire, rien de pitoyable en ce genre comme les mosquées neuves de Setti-Zeynâb (Notre-Dame Zénobie) près le Pont-des-Lions et de El-Hassaneïn, derrière le bazar Khan-Khalil. Par surcroît, cette dernière bâtisse, qui date de 1873, est accostée d'un certain minaret qui ne se peut comparer qu'à une chandelle colossale coiffée d'une flèche démesurée à section conique, d'un dessin enfantin et d'un galbe informe. Rien n'est plus hideux que le contraste de cette monstruosité avec la finesse et l'élégance des minarets arabes qui l'entourent encore, mais n'ont pas comme elle l'admiration de la Cour et de la Ville. Dans l'intérieur de ce lieu vénéré, difficile d'accès tant la ferveur y est grande, brille le genre italien ou turc le plus opposé au faux gothique de



RUE EL-SOUKKARYÈH, MOSQUÉE DU SULTAN KALAOUN (1284)  
ET MINARETS DES MOSQUÉES EN-NAÇER (1300) ET EL-KAMLIÈH.

(Croquis de M. Paul Chardin.)

l'extérieur ; le plein-cintre et les ordres soi-disant classiques y règnent sans partage. Les colonnes de la nef, à bases et piédestaux sortis du même bloc, attirent l'extase et les caresses du fellah, par le poli reluisant de leur marbre gris. Le sol est couvert de tapis d'Europe aux tons criards qui ne messiéent pas ici, et les portes se cachent sous des portières de brasseries que surchargent d'indigestes broderies d'or. Enfin, les réparateurs du lieu saint, dans leur zèle, ont arraché aux anciens murs latéraux leurs revêtements de marbres à entrelacs et de carreaux de faïence émaillée ; puis, à bout d'imagination, les ont remplacés par un badigeon. Ces carreaux de faïence, précipités sur le sol, rompus en petits morceaux et entassés dans des barils, forment dit-on, en cet état, l'ornement de ce qu'on appelle depuis peu le *Musée arabe*.

Tel est un des derniers exemples de magnificence orientale qui soit venu au Caire, d'Italie par Stamboul. Les célèbres palais élevés pour Méhémet-Ali à Choubrah et à la Citadelle, sa grande mosquée qu'on voit de partout, sont de la même famille et représentent, dans la majeure partie de leur ensemble et de leurs détails, ce qu'on pourrait nommer l'extravagance et la bouffonnerie du mauvais goût. Et cependant, quand on a cessé de contempler les fadeurs plus que parisiennes des nouveaux palais d'Abdîn, ou de l'infortuné *Moufétich*, ces salons blanc et or à ciels bleus, ces canapés dorés qu'on pourrait croire empruntés aux salons d'attente de nos dentistes, en vérité, on se prend à regretter les naïves, lourdes mais parfois grandioses turqueries d'autrefois !

La seconde manière de restaurer une mosquée en renom paraît consister à la démolir en partie, à en sacrifier les splendides plafonds, à en disperser les boiseries comparties ou incrustées, puis à reconstruire ce que l'on peut en style arabe que nous appellerons incertain, « opus incertum. » Ce genre de restauration, qui semble se distinguer par l'inachèvement des travaux, est peut-être le plus déplorable de tous : il s'attaque aux plus belles mosquées, à celle de l'émir Koussoun (1329) et du sultan El-Moeyyed (1420) par exemple ; et, sans profit pour le culte, il les laisse à demi détruites, à demi reconstruites avant même que nos architectes, nos dessinateurs, nos peintres aient pu relever tout ce que l'art arabe y avait mis de traits élégants et de combinaisons curieuses dont on pourrait tirer un parti nouveau. Sans doute ceux qui se disaient « ingénieurs » et qui furent chargés des restaurations ne manquaient pas de bonne volonté ; mais avaient-ils fait des études quelconques en Europe ? mais avaient-ils acquis la puissance nécessaire pour pénétrer dans l'esprit du passé, pour savoir au besoin se limiter à l'étude d'une seule époque ou d'un seul modèle, celui même qui leur était confié ? Le premier signe de ce talent

indispensable eût été de relever tous les détails du modèle et de n'en laisser perdre aucun.

La restauration de la mosquée El-Moeyyed peut donner l'idée des progrès de la civilisation, il y a dix ans. Le cahier des charges portait que l'entrepreneur des travaux devrait replacer dans l'édifice restauré les colonnes, marbres et pierres de taille, comme étant consacrés par le culte. Quant aux poutres et autres matériaux de bois, on les lui abandonnait pour qu'il les utilisât comme engins. En conséquence, on disloqua, on effondra brutalement ces plafonds à solives qui étaient sculptés et enlumines avec une telle variété de combinaisons, qu'ils valaient un musée de la décoration arabe au xv<sup>e</sup> siècle. Si, en vue de faire épargner quelque partie du chef-d'œuvre, on intervenait auprès des ouvriers ou de l'inconnu que le Gouvernement avait nommé surveillant, on n'obtenait pour réponse que les rebuffades ou les rires de brutes qui se disaient dans leur droit. Au bout d'un certain temps, le Gouvernement refusant, selon sa coutume, de payer l'entrepreneur et même le surveillant de son choix, un procès s'en suivit et le Tribunal fit faire une expertise. C'est alors que l'architecte distingué qui en avait accepté la charge dut constater que les solives anciennes, si délicatement ouvragées, avaient servi à former les échafauds et les ponts volants des maçons; que les menus pièces de menuiseries telles que caissons, stalactites, marqueteries, avaient alimenté le feu de leur cuisine, et qu'enfin il ne restait plus rien des merveilles qui naguère encore faisaient la gloire de la plus belle région du Caire ancien.

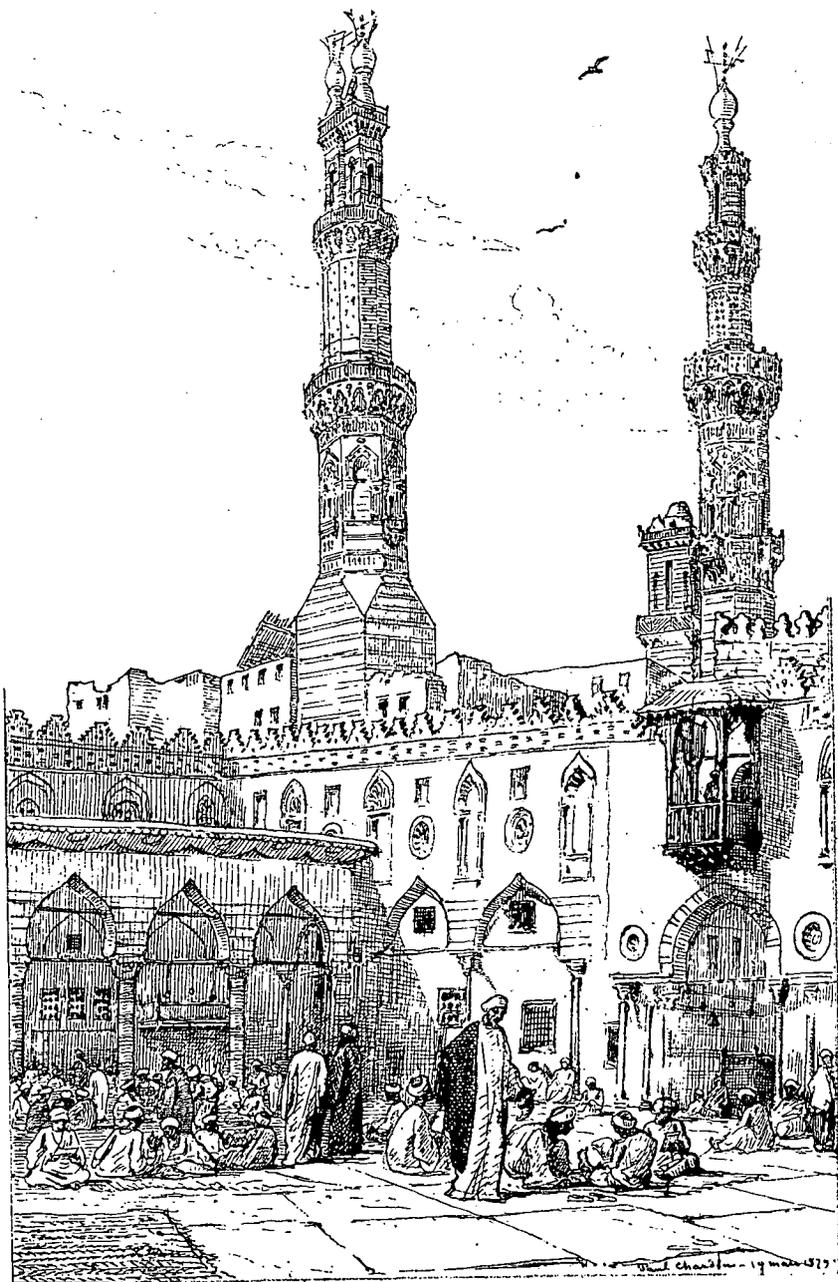
Parmi les autres mosquées moins célèbres et moins riches, les unes sont complètement abandonnées ou sur le point de l'être; les autres subissent quelques restaurations indispensables que leur prodiguent des maçons dépourvus de toutes traditions de métier; ou bien elles souffrent les embellissements que leur inflige quelque manœuvre en peinture de bâtiment. Le badigeon officiel de l'extérieur se complète alors d'un barilage à outrance de la façade : les stalactites du porche sont teintées des couleurs grossières et disparates que choisit de préférence la brosse du fellah. A l'intérieur de l'édifice, les parties les plus vénérées, comme la *maksourah* ou sanctuaire, sont soumises au même traitement. La *kiblèh*, ou niche indiquant l'orientation vers la Mecque, ce lieu privilégié où le génie arabe déployait ses inventions les plus charmantes en entrelacs de nacre et de marbres variés, la sainte kiblèh elle-même disparaît sous les enluminures baroques qui décorent les cafés populaires de bas étage. Les boiseries de la chaire ou *mimber* et les panneaux des crédences, faits d'ébène incrusté d'étain, d'écaille et d'ivoire, sont, après mutilation, couverts d'arlequinades violentes; et si quelque pièce d'ivoire ciselé y tient

encore, c'est pour disparaître comme le reste sous le cobalt et le vermillon toujours si chers au peuple. Ici, au moins, on a lieu d'espérer que ce mince débris échappera à l'avidité sacrilège des gardiens, des marchands de curiosités ou des amateurs qui ont déjà enlevé aux mosquées à peu près tout ce qu'elles contenaient de bon à vendre et à emporter. Si le reste de l'édifice, murs et portiques, n'est pas voué à l'abandon et à la saleté, c'est pour être livré par les scheikhs (dignes émules de plus d'un conseil de fabrique en France) au lavage de lait de chaux ou à des décorations de café turc. Telle entre cent autres l'élégante mosquée de l'émir El-Yousoufi (1372), dans Souk es-Sélah, l'ancien bazar des armes.

Quant aux coupoles et aux minarets, on ne les restaure pas : on rase, on abat tout ce qui menace ruine. En sorte que les plus beaux minarets sont souvent tronqués au troisième ou au second étage de leurs balcons à jour ; bienheureux ceux dont on consent à remplacer le fleuron terminal de pierre par un éteignoir de zinc ! Les autres, d'année en année, semblent rentrer en eux-mêmes comme des tubes de lunette, et bientôt peut-être aura disparu la foule de ces silhouettes aériennes qui s'élèvent au-dessus de la ville comme les palmiers dans la plaine et dont le genre de structure n'appartient qu'à l'art arabe du Caire.

Dans les rues, la destruction s'avance irrésistible et l'on n'y entend que le choc des marteaux. Qui pourrait empêcher un diwan de mosquée ou un pacha possesseurs d'un quartier, de spéculer sur les terrains ? Qui peut interdire à l'habitant d'une ruine de reconstruire sa demeure ? Le dommage vient surtout de l'oubli et du mépris où sont tombés le goût et les procédés instinctifs de l'art arabe chez ce peuple imitateur qui, après s'être mis à la mode de Stamboul, ne voit plus aujourd'hui que celle de Paris, bien moins raisonnable pour les conditions de la vie orientale.

C'est beaucoup par engouement pour les principes d'alignement universel importés depuis quinze ans, qu'on enlève aux maisons ce luxe élégant et utile des moucharabièhs ou clôtures ajourées des balcons ; aussi le moucharabièh est-il devenu une marchandise qu'on exporte avec ardeur et profit pour en composer, à notre usage, quantité de meubles d'une commodité et d'un goût fort discutables. On lui préfère aujourd'hui le treillis turc ou la persienne franque ; et d'ailleurs, qui donc en Égypte serait encore capable d'user de ces merveilleux assemblages de petits bois tournés qui, vus de l'intérieur, ressemblent à d'immenses guipures tendues devant la vive lumière du jour ? Quel artisan gagnerait à refaire ces vitraux qui surmontaient le moucharabièh, mosaïques de verres profondément enchâssés qui dardaient leurs reflets de pierres précieuses dans les ombres dorées des hauts plafonds à solives ? L'habileté des ou-



PRÉAU CENTRAL DE L'UNIVERSITÉ MUSULMANE D'EL-AZHAR (X<sup>e</sup> SIÈCLE).

(Croquis de M. Paul Chardin.)

vriers saurait encore s'y prêter, mais les musulmans n'ont plus que de la pitié pour ceux qui emploient ou collectionnent leurs « vieilleries. »

C'est aussi pour la dignité de l'alignement qu'on enlève aux maisons ces étages en surplomb qui, des deux côtés d'une ruelle, s'avancent l'un vers l'autre en croisant leurs balcons, mettaient le passant à l'abri de l'implacable soleil du printemps et de l'été. Beaucoup de ces rues sont dérasées au plancher du premier étage, dont les belles consoles de pierre sculptée s'avancent dans le vide et restent seules à témoigner du luxe et du goût des maisons primitives; et si on les reconstruit, c'est pour placer sur ces bases conservées de lourds cubes de maçonnerie blanchie qui ont quelque rapport avec des wagons à bestiaux.

La grande rue marchande, la rue franque d'autrefois, le *Mousky* lui-même perd chaque jour de son caractère et de son agrément : on lui enlève peu à peu (et bientôt il n'en restera rien) ces couvertures de planches, de claies et de toiles qui, jetées d'un bord à l'autre, ne laissaient filtrer qu'une lumière tamisée, en remédiant à la mauvaise orientation de cette rue, inondée de soleil du matin au soir. L'édilité qui nous imite a certes bien raison : vit-on jamais Paris couvrir ses rues de parapluies monstres pour abriter tous les passants ?

Le goût des grandes places, des larges boulevards poussés en ligne droite sans aucun souci d'une orientation supportable, s'accentue de plus en plus : partout les espaces torrides et poudreux gagnent du terrain et font regretter ces ruelles sinueuses, fraîches et pittoresques dont le parcours moins direct paraissait cependant moins long. La multiplication des voitures européennes courant à grande vitesse, le goût des parades militaires, on dit même la recherche de la salubrité publique, ont servi de prétextes à cette barbarie. Maintenant, il est à craindre que la compagnie des tramways, après s'être emparée des larges voies qui existent, et dont il n'y a rien de mieux à faire, n'obtienne permission d'en percer de nouvelles dans l'intérêt de son commerce.

Alors ce sera fait du Caire, non seulement au point de vue de l'art, de l'archéologie, de l'histoire (dont personne, dans la nation, ne se soucie), mais encore à celui du charme et de la nouveauté qui attiraient et retenaient tant d'étrangers. Comment ces villes qui aspirent à devenir ennuyées, comment Rome et le Caire oublient-elles, dans leur esprit pratique, que les étrangers sont une de leurs grandes ressources, qu'ils aiment à voir du nouveau et à ne pas trouver chez les autres ce qu'on leur impose chez eux ?

Si l'aspect des rues et des édifices a perdu, que dire du costume national, ce complément d'une cité d'autrefois ! Sous le règne de Saïd

pacha le costume oriental, porté par le souverain, était de rigueur (et jusqu'à persécution) pour les premiers dignitaires comme pour les derniers,



COUR DE LA MAISON DU DOCTEUR ABD-ER-RAHMAN (XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE).

(Croquis de M. Paul Chardin.)

fussent-ils Européens et fort gênés de le porter ; mais depuis qu'Ismaïl, devenu très Français par son goût pour Paris, a cru civiliser son peuple

et séduire l'Occident, en copiant nos usages et l'extérieur de nos villes, tout le monde, sauf le fellah et le marchand indigène, a emprunté le costume européen. Aujourd'hui l'effendi, l'employé, l'eunuque noir d'une grande maison rougiraient de se montrer sous le costume élégant et commode de leurs ancêtres. Jusque dans la haute Égypte, on rencontre des nègres ou des mulâtres, vékils ou domestiques, tout fiers de se guinder dans l'étroite redingote noire, le faux-col et la cravate, mise étriquée que couronne invariablement le tarbouch rouge ou fez réduit, depuis dix-huit ans, à des proportions mesquines; mais rien ne va dans ce harnais : ces vêtements de rencontre sont trop justes ou trop larges, trop courts ou trop longs, et ordinairement souillés et fripés. Les cravates resplendissent des couleurs aveuglantes que fournit la houille, et les bottines éculées traînent comme savates. On ressemble alors à un effendi, à un monsieur, mais on ressemble bien plus encore aux bâtisses nouvelles de l'Ezbékiyèh; constructions faites à l'européenne, manquées et inachevées à la turque, où la laideur des matériaux, l'abandon, la prétention et la saleté forment un ensemble mille fois plus misérable que les simples mesures du pays. Si ces figures exotiques et parfois simiesques se doutaient combien elles nous paraissent bouffonnes, ainsi travesties à la Soulouque, elles retourneraient sans hésiter au turban, à la soubreveste brodée et aux larges braies traversées d'une écharpe, qui si bien leur seyaient !

Le véritable progrès intellectuel ne consiste pas à contrarier, à dénaturer des facultés originales, il demande au contraire qu'on les développe selon leur tendance naturelle; or, nous le disions, le peuple musulman compte encore de nombreux artisans qui n'ont pas tout à fait perdu les traditions de leur métier. Dirigés par de véritables architectes, par des artistes connaissant à fond les arts arabes et soutenus eux-mêmes par un Comité supérieur, ces artisans seraient capables de reproduire et de continuer les ouvrages anciens pour lesquels ils ont seuls une habileté instinctive, inimitable. A l'initiative du souverain actuel, qui affectionne les souvenirs de son pays et s'intéresse au progrès intellectuel de son peuple, il appartient de provoquer un revirement, de faire sortir enfin l'art et les artisans arabes de la voie stérile et trompeuse où ils sont entrés. Le khédive n'aurait qu'à manifester une préférence marquée en faveur des modèles véritables d'autrefois, pour que bientôt reflorît l'art national et disparût la manie de détruire ce qui existe encore et de copier l'Europe hors de propos.

ARTHUR RHONÉ.

(La suite prochainement.)